

INTRODUCTION

C'est dans l'effervescence rock n'roll des années 80 que sont nées ces histoires des bas-fonds. On assistait alors à quelques tentatives pour une société basée davantage sur la prévention que sur la répression. La dernière guerre n'était pas encore sèche... la liberté d'expression n'était pas encore tout à fait prise en otage par la rapacité psychotique des spéculateurs.

Le caustique était acceptable pour peu qu'il soit sensé, le cynisme relativement toléré, on ne s'attirait pas une fatwa pour avoir dit merde au chien du curé. Le vulgaire hésitait à souligner au crayon gras la lourdeur de certains propos, mais le speech rebelle avait encore sa place et son esprit retors visait un équilibre. Il avait en quelque sorte l'insigne fonction de modérer le totalitarisme paperassier.

L'art et la manière passaient avant le diktat : les artistes se devaient avant tout d'incarner l'art de vivre, pour ne pas perdre en crédibilité.

De ces caractères affirmés il ne reste aujourd'hui que de vulgaires copies : un siècle déjà nous sépare !

On aura sauvé quelques meubles, comportant toutefois quelques éraflures...

LE POULET EN CAVALE

Personne n'aurait même osé penser qu'il puisse exister quelque chose en dehors des limites de la batterie d'élevage où ils avaient toujours vécu.

C'est qu'ils n'avaient pas à penser. D'autres sans doute en étaient chargés. Tout ce qu'ils avaient à présenter c'est qu'un jour, quand leur poids serait devenu convenable, on viendrait les prendre et les reloger dans des caisses à claire-voie.

Qui donc aurait même pu s'intéresser à la destination des caisses ? Nourris, logés, chauffés, que pourrait-il y avoir d'autre ? On vivait au présent.

On avait adopté à l'unanimité le bec rogné parce que lorsqu'un poulet se blesse, une sorte d'hystérie collective monte invariablement autour de lui, et tout le monde y va de son coup de bec sur la plaie. Et ceci à tel point que la victime succombe. Le bec rogné calmait son monde : les coups portant si peu, le résultat ne valait plus l'effort.

De toute façon il n'existait pas d'autre option.

C'est que le poulet mange de tout ! Il se mange tout seul.

Ils étaient très nombreux, dans ce bloc. Plus tard, jouissant d'une vue d'ensemble sur les élevages intensifs, notre poulet, stupéfié par un monde qu'il n'aurait jamais su imaginer entre les murs de l'élevage, mit un certain temps à comprendre qu'il se trouvait en pré-

sence de la liberté. Le terme lui était simplement inconnu.

Ce qu'il lui est arrivé n'aurait jamais dû arriver. Les employés qui remplissent les mangeoires ne laissent pas la porte ouverte. Un étourdi avait bien pu ici et là oublier de la refermer derrière lui. Mais curieusement personne n'avait jamais tenté de passer en dehors des murs.

L'extérieur ne pouvait pas être.

Cette fois seulement il se trouvait à proximité quand il fut malencontreusement poussé de l'autre côté de la porte grillagée. Les poulets étaient excités par les mangeoires tout juste remplies, il hésitait un peu à se jeter dans la mêlée. On y perdait des plumes, on ramassait des coups ; des bousculades sauvages venaient troubler l'éternel et rassurant frottement des uns contre les autres.

On ne formait qu'un bloc. Si nombreux... et si semblables...

Il y avait trop de remous et notre ami se retrouvait sur la touche.

Le poulet n'est pas aussi réfléchi qu'on pourrait le penser. C'est sans doute en compensation qu'il peut suivre un courant intuitif qui le conduit à la ripaille, à rien d'autre que le nécessaire. Il n'a pas même la marge pour être fataliste. On l'avait poussé, il allait droit devant.

La porte donnait sur un petit couloir, dont l'étranglement débouchait sur une pièce anodine et désordonnée où devaient camper des gardiens ; il suivait machinalement l'impensable chemin quand il s'aperçut que la porte donnant sur l'infini était entrebâillée. Il ne

voyait ou n'entendait personne alentour. Pour les employés aussi c'était manifestement l'heure du déjeuner.

Il se glissa à l'extérieur. Et quelle ne fut pas sa stupeur !

Une campagne immense et dégagée, c'était sans nom.

Une pulsion humaniste le fit revenir sur ses pas, et piailler à qui veut l'entendre que la voie était libre et qu'il était possible d'entrer dans l'au-delà.

Nourri, logé, chauffé, lui dit avec mépris un de ses congénères. À l'extérieur de ça, il y a tout sauf ça : le carburant, le confort et la douceur de vivre. Alors sois gentil et n'angoisse pas la masse innocente, qui ne songe qu'à se refaire des plumes. Tu sais très bien que dehors c'est tabou.

Déçu, il fit néanmoins quelques autres tentatives de communication, mais chaque fois il reçut en retour le mépris de la masse grouillante des poulets roses et blancs.

L'instinct le poussa d'emblée à se mettre au moins à l'abri des regards, formule qu'il lui semblait nécessaire d'appliquer en priorité, la situation devenant scabreuse.

De taillis en meules et de tas en machines il s'extirpa de la maison mère, seul, et vers quelle aventure ? Il valait mieux ne pas y penser. Par bonheur il n'en avait pas encore l'habitude.

Le malheureux ne savait pas courir. Ses os étaient trop mous et il sentait qu'en cas de sprint il risquerait de perdre ses pattes. Il devait faire preuve de bon sens dans un monde totalement nouveau. Un monde moins mou, visiblement.

Plus tard, beaucoup plus tard et après mille découvertes, il aperçut du haut d'un coteau la structure géné-

rale du camp qu'il avait désormais quitté. Il resta planté là jusqu'à la nuit tombée comme s'il lui passait quelque chose par la tête, puis choisit une branche relativement élevée pour aller s'y percher, et dormir au plus près de la clémence du ciel.

Il lui fallait d'urgence apprendre la diététique. Dans ses errances il picorait ici et là en semi-automatique. Sans retrouver la saveur immuable des farines enrichies, il se sentait pourtant durcir un peu les os. Son bec rogné ne l'aidait pas, il n'en devenait pas moins friand de petites choses un peu plus consistantes. Le choix ne manquait pas ! Il avalait des cailloux pour broyer, son estomac s'habituaient tant bien que mal à ces nouveaux assauts, bestioles imprudentes et grains perdus, brins d'herbe et autres salades vertes.

Notre poulet se gardait bien d'approcher des lieux habités, il s'en était fallu de peu pour qu'il y laisse sa peau, lors d'une rencontre avec un doberman. Après une telle frayeur on n'est plus innocent. On meurt ou on est vacciné. Il n'y a rien entre les deux.

Une branche miraculeuse lui avait permis de n'y laisser que quelques plumes. Lui qui précisément mettait un soin particulier à se refaire une pelisse... la survie pour certains est amère.

– Oh non merde, regardez ce que vous avez fait à mes plumes ! Je sors d'un élevage, on était tout pelés et maintenant que ça repousse... c'est bien ma veine, gémit-il à l'adresse du chien, sagement assis sous l'arbre divin.

– Je suis désolé, je ne voulais pas... c'est que je suis payé pour chasser tout intrus du domaine !

– Payé ?

– Nourri, logé, toiletté, je dois faire mon boulot ! Encore que cette fois, je l'avoue, je voulais juste faire

un extra. Ma dernière gamelle était genre rachitique, vous comprenez...

– Si c'est dit pour me rassurer, dites-vous que c'est gagné. Et qu'est-ce qu'il m'arrive, à présent, si je descends de ma branche ? C'est que moi aussi, j'ai les crocs !

– Eh bien, répondit courtoisement le féroce employé, j'ouvre un large bec et vous connaissez la fable : vous tombez dedans ! Et ensuite nous irons dîner...

– Très drôle. Je ne sais même pas à qui j'ai l'honneur.

– Caprice.

– Pourquoi pas ? Moi c'est Poulet. On s'appelait tous Poulet, et on ne savait même pas qu'il pouvait exister un Caprice. Maintenant j'aimerais bien descendre, si ça ne vous dérange pas.

– Vous pouvez toujours prendre le risque, suggéra Caprice.

– Vous savez quoi ? Si je possédais seulement un camembert, je vous le balancerais en pleine poire. Mais il me semble que quelqu'un vous cherche, près de la maison là-bas. C'est peut-être pour le deuxième acte de votre dîner ?

Le chien ne songea même pas à une ruse. De toute façon il était gâté.

– Caprice ?

– Oui ?

Il avait un faux air de John Wayne, et plus encore quand il plissa les yeux en se retournant.

– Vous reviendrez ?

(Quel connard, quand même, ce doberman). De crainte de poser la patte sur le sol, le poulet en cavale dut sauter d'arbre en arbre en s'éloignant le plus possible d'un coup de croc malencontreux.

Le blanc poulet s'aperçut, au fil de ses rencontres avec de rares volatiles égarés, que le poulet était une race maudite, que tout le monde voulait écorcher. Par sa douceur sans doute il les rendait dingues, au point qu'ils ne pouvaient plus s'interdire de le consommer. L'amour universel était axé sur lui, sur ses cuisses bien rondes et ses flancs bien remplis. C'est qu'il n'est pas facile d'être aimé à mort, d'être idéalisé au point de devenir une évidence de repas succulent.

Il apprit un peu de géographie au fil de sa cavale, il apprit les climats en se caillant les meules. Il se durcit un peu, forcément.

Il arrivait parfois qu'il soit presque dodu. Ça n'était pas très rassurant, mais au moins il avait mûri.

À dormir à la belle étoile il trempait quelque peu dans l'astronomie. La Lune, par exemple, réfléchissait avant tout le Soleil, témoignant de sa présence en son absence. C'était le seul miroir auquel le poulet ait jamais été confronté.

Le Chariot, toujours plus ou moins renversé, pouvait aussi se tracer comme une cuisse. Une cuisse de poulet issue d'un transporteur. Le ciel était son jeu vidéo. Chaque chose avait un arrière-goût.

Il avait trouvé des papiers assemblés, dont il poussait les pages de ses ergots rognés. Désolé de vous contredire mais les poulets savent lire! Certes ils ne comprennent pas, mais rien ne les empêche de lire !

Le premier livre était le ciel. C'était écrit, et on y lisait tout. Il sera aussi le dernier. Mais d'ici là les hommes continueront à creuser les mêmes oubliettes. Ils savent des tas de choses sur les mouvements d'étoiles, mais la calligraphie céleste leur échappe tota-

lement ; pour eux le livre est une œuvre humaine et il ne saurait en être autrement.

En somme ils lisent le ciel à la façon d'un poulet confronté au mystère des pages. Comme le poulet ils y puisent leur nourriture.

Parfois entre les pages notre érudit d'élevage trouvait quelques insectes, il retrouvait tout son instinct, l'art de vivre d'un préhistorique, n'ayant aucun repère face à ces découvertes. Il se gavait de parasites. Peut-être était-il écrit que le repas serait servi là, entre les pages ? Il aurait au moins pu l'affirmer...

En somme le livre est un menu.

Les poulets savent aussi parler ! N'avait-il pas eu des échanges plus ou moins philosophiques avec des êtres un peu moins violents que Caprice ?

Perché à l'orée d'une forêt après une ventrée de lombrics, il lui sembla distinguer une tête émergeant des hautes herbes, une tête à peu près semblable à celles de l'élevage dont il était sorti. Ne percevant pas de danger autour de cette chose, il se risqua parmi les herbes.

Vous m'avez fait peur, dit le géant en remontant son froc. Vous n'êtes pas d'ici ? Je ne vous ai jamais vu...

L'animal était blanc et emplumé, bien plus grand que notre poulet, il avait un nez à rallonge. Peut-être buvait-il ? Ou bien il s'intoxiquait.

– On m'appelle l'Éventail, dit-il en écartant les ailes. Ou le paravent. Un des huit dindons de la mère Chafouin. Mais j'ai aussi bien d'autres noms d'oiseaux. Vous êtes de passage ?

– C'est ça : de passage. Je cherchais juste un peu d'eau.

– Passez donc prendre un jus à la mare, invita le cordial innommable. Mais vous ferez attention au coq :

c'est un gros con ; un tueur. Une poule encore, je crois qu'il accepterait de la dresser. Mais un poulet comme vous... !!!

Enfin, pour vous aventurer par ici vous devez être un adepte haut niveau d'arts martiaux ! On n'est pas suicidaire, pas vrai ? Vous avez bien dû voir le panneau, vous qui semblez savoir lire.

– Le panneau ?

– À l'entrée. Attention au Chien.

– Je ne vois pas le rapport...

– C'est que le vieux Chafouin ne manque pas d'humour ! Ici il n'y a pas de chien ! Pas besoin, quand on a l'autre dingue ! Même les dindons préfèrent l'éviter.

– Mais c'est dingue ! Je crois que je vais plutôt aller prendre un ver à l'opposé du globe...

– Allons allons, je vais vous confier un secret : Chien ne peut ...

– Chien ?

– C'est son nom, enfin ! C'est écrit sur le panneau. Et croyez-moi il est mérité ! Regardez chez les oies, elles ne sortent plus de l'eau. Mais Chien a son défaut : Il s'essouffle très vite. Si vous atteignez la barrière avant qu'il vous lacère, je crois qu'il ne vous poursuivra pas plus loin. Il ne laissera pas son cheptel sans défense. Si vous le voyiez affûter ses ergots ! Son bec !! Un dingue. Il a gagné un concours régional vous savez ? C'est pour ça qu'il lui manque un œil... son adversaire on n'a pas pu le reconstituer, pensez...

Mais pour vous ça peut être différent, faut se méfier, vu qu'aucun poulet sensé n'oserait s'approcher à moins d'un kilomètre...

S'il vient ici c'est forcément pour un combat à mort ! C'est ennuyeux, quand même, de s'égarer ici...

Enfin ne vous inquiétez pas, on a ses défenses naturelles, dit il en déployant sa cape.

– Incroyable, dit le poulet, éberlué. Et comment vous faites ça ?

– Oh je me laisse pousser la roue, c'est un truc de famille.

– Mais comment vivez-vous ici ? À part l'autre cinglé, que se passe-t-il ?

– La vieille nous engraisse, le vieux nous tue, et on nous mange, pourquoi ?

– Pour rien... mais vous n'avez pas autre chose à faire ?

– Le résultat serait le même... sauf qu'on perdrait nos habitudes. Quand on a pris racine on n'aime plus l'aventure.

– Vous êtes fatalistes, vous autres les dindons. Ça doit être à cause de la taille du cerveau. Vous savez, mon brave, je n'ai pas encore vu beaucoup d'êtres d'aussi près, mais peut être existe-t-il autre chose que la cage, volontaire ou non...

– Et que pourrait-il y avoir d'autre ? Il y a la cage, c'est tout ! Toutes sortes de cages ! Vous faites comme vous voulez ! Oh mais, écoutez ça comme ça déchire ! L'autre malade est à coup sûr en train de dérouiller une de ses poules, et ça semble être du sérieux. Ce soir c'est poule au pot chez les Chafouin. On parie ? Marchez juste devant moi, ne craignez rien je fais la roue, et s'il m'aperçoit depuis la cour il ne pourra vous voir.

Ainsi le pauvre diable passa outre le risque de se faire trancher. Le monde était décidément bien tordu...